L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 17 DECEMBRE 1894 68ème Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 17 DECEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les pour sous.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La Famille de M. de Bismark.

Le mort de la princesse de Bismark fait évoquer bien des anecdotes. Les anecdotes, quand il s'agit d'un homme comme l'ancien chancelier d'Allemagne, sont de la menue monnaie historique qui n'est pas indifférente, car, à la vérité, tout est caractéristique chez lui.

On sait que son mariage changea complètement sa vie intime, jusque-là assez débridée et largement dépensée. Ce fut une modification brusque chez lui. Il avait connu celle qui devait être sa femme au mariage de son ami Blackenburg. L'idée de l'épouser germa tout de suite en lui, et il demanda la main de Mlle de Puttkamer sans avoir été présenté à ses parents. En toutes choses, M. de Bismarck fut pour les déterminations énergiques.

Le mariage se fit, comme il l'avait voulu, et dans les délais même qu'il avait fixés.

Mais la pensée du mariage était née en lui avant qu'il rencontrât celle qu'il choisit subitement.

Quelque temps avant de se transformer en soupirant, il écrivait cette sérieuse lettre à sa sœur, la comtesse d'Arnim-Kockelandorff.

"Quand le diable y serait, il faut que je prenne femme! J'en comprends d'autant plus la nécessité que depuis que le père est parti je me sens seul et abandonné, et que la douce et humide température qui règne me rend mélancolique et seule à l'amour. Inutile de lutter! Il faudra que je me mariе!"

L'homme d'Etat, qui fut si peu sentimental en politique, se sentait alors du "vague à l'âme." Témoin cet autre billet, adressé également à sa sœur :

"Samedi, je suis allé en voiture jusqu'à Rudesheim. Là, j'ai pris un bateau, ramé sur le Rhin et nagé au clair de la lune. Il y a quelque chose d'étrangement semblable au rêve à rester étendu sur l'eau tiède, pendant une nuit chaude et tranquille, à lentement entraîné par le courant, regardant le ciel étoilé, les collines boisées, les châteaux en ruines, et sans rien entendre que le faible clapotement de ses propres mouvements. J'aimerais nager comme cela tous les soirs...."

Ces contrastes ne sont-ils pas piquants chez l'homme de fer et de sang que fut M. de Bismarck pendant sa carrière politique?

M. de Bismarck, qui fit tant de mal à l'humanité, s'est toujours piqué d'avoir été "un mari modèle". En 1872, au lendemain de la guerre, il célébrait avec éclat ses noces d'argent et rendait au public hommage aux vertus de sa compagne "qui avait toutes les qualités des nobles dames d'autrefois."

Il louait fort sa sensibilité. Cette sensibilité cependant, s'était fort trouvée en défaut pendant la guerre. Mme Marie Dronsart a cité, à cet égard, une lettre assez topique de M. de Bismark lui-même. De Versailles, il répondait au prince Albert de Prusse qui lui demandait des nouvelles de sa femme, sur un ton d'enjouement: "Oh! elle va très bien, maintenant que son fils se rétablit! Mais elle souffre toujours de sa sombre haine de Gaulois, qu'elle voudrait voir fusiller ou passer au fil de la baïonnette, sans en excepter un seul, pas même les petits enfants, qui ne sont vraiment pas responsables d'être nés de si *abominables* parents!"

L'épithète, n'est-ce pas, était charmante pour nous!

Pendant la guerre il trouvait le temps de lui écrire presque chaque jour, il lui envoyait des cadeaux, dont notre pauvre pays faisait les frais. Ceux-là furent acquis plus simplement que ceux qu'il lui achetait d'habitude, pour ses anniversaires, car il avait le goût, très allemand, de l'économie. De l'acquisition de ces cadeaux-là, il chargeait naguère volontiers sa sœur. Ainsi, une fois, lui recommanda-t-il de trouver "un joli éventail doré, neuf faons frou-frou, mais qui ne fût pas trop cher!"

Nul homme n'a tant sapé plus de sang, dans le second moitié du siècle, que M. de Bismark. Mais, chez lui, que M. de Bismark fut patriarcal, simple, "bonhomme". Ce sont là des traits à noter dans cette complexe physionomie. Tous ses biographes enregistrent des particularités qui attestent cet amour des siens, se sollicitude pour ses enfants, sa passion du foyer.... Comment, en ce foyer, n'a-t-il jamais trouvé d'inspirations de pitié, de remords à l'égard des malheurs qu'il déchaînait sur le monde?

Il y a, notamment, des lettres de lui, datées de Saint-Pétersbourg, alors qu'il était ambassadeur de Prusse en Russie, qui prouvent ses inquiétudes pour ses enfants. Il s'alarmait de la santé de sa fille Marie, dans des termes semblables à ceux dont se serait servi un bon bourgeois, et du percement de ses dents. Il veillait à l'éducation de ses fils, redoutait pour sa famille "le terrible climat russe," déclarait un jour qu'il ne survivrait pas à la mort d'un de ses enfants: "Perdre des enfants est plus que de mourir soi-même; c'est tellement contre nature! Mais il ne passe pas de temps avant qu'on les suive dans la tombe!"

Ah! ce langage tendre, dans la bouche de M. de Bismark, quel effet singulier il nous produit, à nous, qui ne l'avons vu que dur, sans entrailles, implacable! Ce fut ce père excellent qui fit souffrir tant de mères, qui fit verser tant de larmes chez nous, qui causa la mort de tant d'enfants! Ah! ces occupations familiales chez cet apologiste de la force!

Il y a quelques années, M. de Bismark s'amusait, par exemple, à prendre lui-même la taille des membres de sa famille, et, de sa main qui signa tant d'impitoyables décrets, inscrivait les résultats de cette mensuration sur la porte de sa chambre à coucher. Il était, lui, le plus grand, ayant 1 m. 880; son fils aîné avait 1 m. 860, sa femme 1 m. 714. Mais, disait-il en riant, "elle s'est redressée!"

On a raconté une petite scène familiale qui donne bien l'idée de ce qu'était la vie intime de M. de Bismark.

Le jour du 70e anniversaire de sa naissance, il donnait un dîner à la fin duquel les toasts se succédèrent avec abondance.

Un invité se leva, après beaucoup d'autres, et après avoir fait l'éloge du chancelier, fit celui de la princesse, et la convrit, jusqu'à l'en accabler, de compliments.

La princesse, à la fin, ne laissait pas d'être embarrassée, à force de s'entendre appeler "le modèle des femmes allemandes." Elle lançait des regards inquiets vers son mari, semblant lui demander d'abréger la harangue de son hôte. Mais M. de Bismark approuvait, au contraire, et, quand le discours fut fini, il s'approcha de sa femme et l'embrassa sur les deux joues.

D'une le cabinet de travail de toutes les résidences de M. de Bismarck s'est toujours trouvé un portrait de sa femme. Mais, à Berlin, sa table était disposée de telle sorte qu'il lui tournait le dos et qu'il avait en face de lui le portrait de l'Empereur: il y avait là une certaine coquetterie, comme un exemple donné aux nombreux fonctionnaires allemands que le service devait passer avant tout.

Au temps de ses grandes luttes, avant l'heure de la retraite,—cette retraite qui l'a vieilli plus que le travail le plus accablant,—il avait souvent des accès d'irritation violente. La princesse intervenait alors, et, très bonne musicienne, elle lui jouait du Beethoven, surtout, qui avait le don de le calmer. Elle eut assurément sur lui une influence bienfaisante dont M. de Bismarck lui avait gardé une grande reconnaissance. Il n'y a pas longtemps encore, il disait à un visiteur qu'il recevait en son château de Varzin "Vous ne pouvez pas savoir tout ce qui ma femme a fait pour moi!"

Les jours du vieil homme d'Etat sont comptés, maintenant, et quelque vigoureux qu'ait été son tempérament, il se sent lui-même près de sa fin.

Son mariage remontait à l'année 1847. On sait qu'il a trois enfants. La comtesse Marie, l'aînée, est mariée au comte de Rantzau. Elle reçut de son père une forte éducation, et il lui arriva souvent de lui servir de secrétaire, jadis. Il lui faisait déchiffrer les dépêches, et il assurait qu'elle valait le meilleur employé des Affaires étrangères. Avant d'épouser le comte de Rantzau, elle avait été fiancée au comte d'Eulenbourg, qui mourut brusquement.

Le comte Herbert fut, tandis que son père était au pouvoir, sous-secrétaire d'Etat. Il fit la campagne de 1870 dans les dragons de la garde, et il fut blessé à Mars-la-Tour.

Il eut une jeunesse assez orageuse, mais dans les affaires politiques il se montra un collaborateur sûr du chancelier.

Un soir, pendant un dîner que donnait le prince de Bismark, à Fredrichsruhe, arriva une dépêche. Le prince se leva de table aussitôt pour aller y répondre.

On s'alarmait un peu, et un des convives, quand M. de Bismark rentra, se hasarde à lui demander s'il s'agissait d'une grave nouvelle.

—Pas du tout, répondit le prince, mais le télégramme est de mon fils Herbert, et il aime tant l'exactitude que je ne pouvais me dispenser de lui accuser immédiatement réception de sa dépêche!

L'autre fils de M. de Bismark, le comte Wilhelm, plus communément appelé le comte Bill, qui siège au Reichstag, est le portrait vivant de son père. Il est, comme l'était celui-ci, d'une force herculéenne, et—avant son mariage, au moins, avec sa cousine d'Arnim — il se plaisait aux prouesses, d'un goût parfois étrange et tapageur, qui marquèrent la bruyante jeunesse de l'homme d'Etat. C'est lui qui, physiquement, représente le mieux la forte race dont M. de Bismark est issu — et qui nous fut si fatale.

Les avocats trouveront utile à consulter la liste ci-dessous des jours où sont appelables (*returnables*) à la Cour Suprême, les affaires des diverses paroisses de l'Etat :

Acadie, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ascension, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Assomption, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Avoyelles, les seconds lundis de janvier, d'avril et novembre.

Bâton Rouge, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Bâton Rouge, Ouest, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Bienville, les seconds lundis de mai et de décembre.

Bossier, les seconds lundis de mai et de décembre.

Caddo, les seconds lundis de mai et de décembre.

Calcasieu, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Caldwell, les seconds lundis de mai et de décembre.

Cameron, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Est Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.

Ouest Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.

Catahoula, les seconds lundis de mai et de décembre.

Claiborne, les seconds lundis de mai et de décembre.

Concordia, les seconds lundis de mai et de décembre.

De Soto, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Feliciana, Est, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Feliciana, Ouest, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Franklin, les seconds lundis de mai et de décembre.

Grant, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ibérie, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Iberville, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Jackson, les seconds lundis de mai et de décembre.

Jefferson, les premiers et seconds lundis de chaque mois.

Lafourche, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Lafayette, seconds lundis de janvier d'avril et de novembre.

Lincoln, seconds lundis de mai et de décembre.

Livingston, quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Madison, seconds lundis de mai et de décembre.

Morehouse, seconds lundis de mai et de décembre.

Natchitoches, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Ouachita, seconds lundis de mai et de décembre.

Orleans, premiers et troisièmes lundis du mois.

Plaquemines, premiers et troisièmes lundis du mois.

Pointe Coupée, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Rapides, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Red River, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Richland, les les seconds lundis de mai et de décembre.

Sabine, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

St-Bernard, les premiers et troisièmes lundis du mois.

St-Charles, les troisièmes lundis de janvier.

St-Hélène, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

St-Jean-Baptiste, les troisièmes lundis de janvier.

St-James, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

St-Landry, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

St-Martin, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Ste-Marie, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

St-Tammany, les quatrième lundis de mars et de novembre.

Tensas, les seconds lundis de mai et de décembre.

Terrebonne, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Tangipahoa, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Union, les seconds lundis de mai et de décembre.

Vermillion, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Vernon, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

Washington, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

Webster, les seconds lundis de mai et de décembre.

Wins, les seconds lundis de janvier d'avril et de novembre.

PAR'OIDIUM

(Pas poison!)

Meilleur remède pour toutes maladies de la vigne et des arbres fruitiers.

Puissant destructeur des poux des bestiaux ainsi que des insectes et des vers qui ravagent les jardins et les champs.

Le Par'oidium Bertrand, est un désinfectant sans rival, détruisant les punaises, les cosquerelles et leurs œufs, les fourmis, etc., etc.

Une boîte d'échantillon expédiée franco, contre l'envoi de 20 cents à M. F. C. Boucher Saint Paul, Minnesota.

A cette demande pertinente.

THE NEW ORLEANS BEE

(*L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*).

A Daily Newspaper, established on the 1st September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the France-American population. A very valuable advertising paper and specially recommended to those of our American readers ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $2; six months, $1.50; three months, 75 cents.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET D'UNE TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

DEUXIEME PARTIE.

LA MARCHANDE A LA TOILETTE.

(Suite.)

—Mon ami, le souvenir de ceux que nous avons perdus n'est pas sans douceur. Mais c'est surtout des vivants que nous devons nous occuper; vous, monsieur Lebrun, comme ma fille, mon gendre et moi, nous avons un devoir à remplir; c'est de nous consacrer, vous au bonheur de votre fils, nous à celui de Lucien. Ils ont l'avenir devant eux, laissons les l'envisager avec confiance et ne les attristons pas en trop arrêtant notre pensée sur le passé.

—Vous avez raison, madame; chacun a dans ce monde sa part d'épreuves; il faut se résigner et ne pas se plaindre des siennes. Non, on ne doit pas murmurer contre ce destinée quand on a assez de sujets de consolation.

Il s'était levé et avait pris son chapeau.

—N'oubliez pas, lui dit Mme Villarceau, que nous voulons voir votre fils dès qu'il sera arrivé.

—Vous aurez sa première visite, madame.

Il baisa respectueusement la main de Mme Villarceau et prit congé.

D'un pas encore alerte, il regagna les hauteurs du quartier Saint-Maur.

II

MADAME PRUDENCE.

Dans cette partie de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue Le Peletier, le flâneur parisien amateur de bibelote peut s'arrêter devant beaucoup de boutiques d'objets d'art et de curiosité.

L'une de ces boutiques, au ex spacieuse, avait pour enseigne :

A LA PENSÉE.

Les nombreux objets étalés à la vitrine, ceux que l'on voyait à l'intérieur de la boutique, dispensaient d'indications plus explicites.

C'étaient des bronzes anciens et modernes, des émaux, des ivoires, des biscuits de Sèvres et de Saxe, des faïences rares, des armes provenant des pays sauvages, enfin tout un assortiment d'articles propres à provoquer la convoitise du collectionneur.

La disposition de la plupart de ces objets scoussait une habile entente de la mise en scène.

Si l'on franchissait la première pièce, on se trouvait dans une seconde, plus vaste, ayant jour sur une cour et précédant une troisième pièce, qui était l'arrière-boutique, laquelle ressemblait assez au boudoir d'une femme galante.

La seconde pièce était un autre magasin, mais rempli, celui-ci, de marchandises assez encombrantes: des étoffes neuves et d'occasion, des robes et des chapeaux de femmes, tous autres objets de toilette à l'usage de la femme; des tapis et des tentures de toute valeur, depuis la vulgaire moquette jusqu'aux merveilles sorties des ateliers de Smyrne, et même quelques meubles peu nombreux pour indiquer aux visiteurs que toutes les demandes pouvaient obtenir satisfaction.

La boutique et le magasin y attenant avaient été ouverte dix-huit mois auparavant par une femme inconnue. On ne connaissait rien de son passé, si ce n'est qu'elle se disait veuve et qu'elle tentait de refaire sa fortune compromise dans de malheureuses spéculations.

On appelait cette femme Mme Prudence.

Son commerce consistait principalement à acheter à des particuliers, surtout à des femmes dans la gêne, des objets qu'elle revendait à d'autres avec, bien entendu, un bénéfice plus ou moins grand.

Les commencements avaient été modestes et difficiles; mais, bientôt, prenant une rapide extension, son commerce avait si parfaitement réussi qu'elle excitait la jalousie des autres marchands de curiosités, ses concurrents, des autres revendeuses d'objets de toilette.

A quoi devait-elle son succès? On ne sait jamais bien comment se fait une clientèle. Toutefois nous pouvons dire que Mme Prudence était une femme fort entendue, très adroite, très insinuante, sachant se servir de la parfaite connaissance qu'elle avait de cette catégorie de femmes qui formaient sa clientèle.

Ces femmes, aujourd'hui dans l'opulence, tombant demain du faîte des grandeurs et si bas, souvent, que la misère les étreint, ont existé de tous temps à Paris. On les a appelées Lorettes, Biches et même Cocottes; Horizontales, Dégrafées, Gigolettes sont les noms qu'on leur donne actuellement, en attendant mieux, ce sont les courtisanes à tous les degrés de l'échelle, les demi-mondaines, les marchandes d'amour.

On les a vues au jardin Mabille, à Valentino, à la Grande-Chaumière, au Vaux-Hall; on les rencontre aujourd'hui au Jardin de Paris, au Casino de Paris, au Moulin Rouge.

Certes, Mme Prudence était bien placée pour recevoir la visite de ces demoiselles à leur descente du quartier Bréda et du quartier de l'Europe.

Mme Prudence était une femme mûre; on lui donnait quarante ou cinquante ans, en réalité elle en avait quarante-cinq. Mais elle pouvait paraître beaucoup plus jeune et faire illusion à ceux qui ne la regardaient pas d'assez près pour constater l'emploi des artifices à l'aide desquels une femme sait si bien dissimuler sur son visage les outrages du temps.

En l'examinant avec attention, on pouvait reconstituer tous les détails d'une beauté qui a dû être remarquable. Mais le teint était terriblement fané. Les cheveux noirs laissaient voir des fils argentés et se faisaient rares aux tempes.

Il était facile de constater que le crayon passait sur ces sourcils pour en faire ressortir le dessin à demi effacé.

Les lèvres d'un rouge vif trahissaient l'usage du carmin; les lignes du visage avaient perdu leur netteté, et les chairs n'avaient plus cette fermeté qui est le privilège de la jeunesse. Pour elle, le printemps était passé depuis longtemps, elle était à son automne; et cependant l'ensemble du visage avait encore tout ce charme que l'on trouve à la nature dans les derniers beaux jours de l'arrière-saison.

Ce qui avait le plus survécu dans ce qui avait été le caractère particulier de sa beauté, c'étaient deux yeux noirs, superbes encore, en dépit de l'inexprimable patte d'oie qui s'y était attaché; ils avaient conservé leur vivacité et leur expression remarquablement intelligente.

Elle s'habillait simplement, sans prétention à l'élégance, sentant bien qu'il serait maladroit à une marchande d'offusquer ses clientes par des recherches de coquetterie et l'étalage d'un luxe qui ne lui convenait point. Malgré cela, elle communiquait à la simplicité de sa mise et peut-être à son ieau, un cachet de rare distinction.

Elle était un peu forte de taille, non obèse, mais très alerte dans ses mouvements.

A la façon dont elle emprisonnait sa poitrine opulente, on pouvait croire que le buste n'avait nul besoin du corset pour conserver la correction des formes.

A première vue, on reconnaissait une femme pleine de ressources, et l'on n'était pas surpris de sa prompte réussite dans les affaires. C'est que, en effet, on ne pouvait pas être plus habile à acheter et à vendre, à saisir les occasions qui se présentaient et à les faire naître au besoin. Personne ne savait mieux qu'elle aiguiser le client, le séduire par un sourire engageant, le capturer par le charme de sa parole, qu'elle appliquait au caractère, à l'âge et à la condition de chacun.

Très digne quand il le fallait, elle se mettait à l'unisson des personnes à qui ne déplaisaient pas un peu de laisser-aller et d'abandon. Elle n'était jamais empruntée, ni gênée, quand elle avait à donner la réplique aux femmes du demi-monde qui aimaient à causer avec elle. Les opérations importantes ne l'embarrassaient pas non plus, mais elle semblait leur préférer les petits bénéfices qu'elle trouvait auprès des Phrynés en décadence. Elle faisait des crédits, mais elle prenait ses précautions pour ne pas perdre à ce jeu, car Prudence était la prudence même. Elle cultivait des relations avec les soubrettes de ces dames, qui trouvaient chez elle le placement des toilettes défraîchies que leur abandonnaient leurs maîtresses.

La journée approchait de sa fin lorsqu'une voiture s'arrêta devant la boutique. Un jeune homme et une toute jeune femme très élégamment vêtus mirent pied à terre et entrèrent dans le magasin.

Ils examinèrent différents objets, qu'ils marchandèrent et enfin arrêtèrent leur choix sur un bronze florentin attribué à Benvenuto Cellini.

—Madame, dit le jeune homme, vous voudrez bien le faire porter à cette adresse.

—Il remit à la marchande une carte ornée d'une couronne de baron.

Mme Prudence les suivit du regard pendant qu'ils regagnaient leur voiture, et sa physionomie, qui avait été constamment souriante, changea brusquement, prenant une expression très sombre, très dure.

Il y eut dans son regard comme un éclair de colère concentrée; on eût dit que d'amers souvenirs avaient surgi tout à coup dans son esprit.

—Allons, grommela-t-elle entre ses dents, le passé est passé, et puisqu'on ne peut y revenir, il ne faut plus y penser.

Ah! ces gens-là sont bien naïfs, s'ils croient que j'ai été leur dupe..... Lui, baron de Verdun! allons donc, ça me fait rire.... Eux mariés! par exemple, je voudrais bien savoir à quel arrondissement. Allez, mes petits amis, c'est à d'autres qu'à moi qu'il faut compter ces histoires-là.

Puis, s'adressant à la femme de confiance attachée à son service.

—Elisabeth, lui dit-elle, tu accompagneras le porteur de ce bronze et tu auras soin de ne t'en dessaisir que contre le paiement intégral de la facture. Du reste, je sais qu'on ne te monte pas le coup, à toi.

—Oui, oui, vous pouvez compter sur moi.

Elisabeth était une forte femme trapue qui pouvait lutter de vigueur avec un homme.

Quand à Mme Prudence, elle ne donnait jamais un démenti à son nom.

Elle se mit à son bureau pour établir le bilan de la journée.

Elle était occupée à ce travail lorsqu'un homme entra.

Cet individu devait avoir plus de cinquante ans, autant qu'on en pouvait juger par une figure qui disparaissait en grande partie sous une barbe grisonnante et inculte. Sa figure, maigre et fatiguée, avait ce teint blême que l'on remarque chez les hôtes des maisons centrales.

Deux petits yeux très vifs brillaient sous de profondes sourcilières. Une chevelure mal peignée tombait sur le front allonné de rides; des pommettes osseuses faisaient saillie sur les joues.

Cet homme était misérablement vêtu. Son chapeau de feutre avait des tons rouillâtres; le paletot flottant sur les reins laissait voir la corde, et le pantalon, terminé par des franges lamentables, tombait sur de vieilles bottines éculées.

Il pénétra dans le magasin d'un pas indécis. Voyant deux femmes, il sembait ne demander à laquelle il devait s'adresser.

Il se dirigeait vers Elisabeth, occupée à ranger les objets qu'on avait déplacés pour les montrer aux précédents visiteurs, lorsque Mme Prudence leva la tête.

Le personnage n'était pas de ceux avec qui elle croyait devoir se mettre en frais d'aimable diplomatie.

—Que désirez-vous? demanda-t-elle d'un ton assez sec.

L'homme s'approcha.

—Madame, répondit-il, on m'a dit que vous achetiez des objets d'art.

—Pas toujours, mais quelquefois, quand c'est une occasion et que l'objet me convient. Voyons ce que vous me proposez d'acheter.

L'individu tira de la large poche de son paletot un objet enveloppé dans un journal, le sortit de la feuille et le présenta à Mme Prudence.

C'était un magnifique coffret, à peu près de la dimension d'une bonbonnière. Il était en or et argent, admirablement ciselé; mais bien plus précieux par le travail exquis de l'artiste que par la matière.

Sur le couvercle était peinte une délicieuse tête de femme, contemporaine de Mme de Pompadour, et signée du nom de Lancret, le peintre gracieux du dix-huitième siècle. Autour du coffret courait une couronne de feuilles de laurier. La miniature était encadrée d'une guirlande de perles fines de la plus belle eau, entremêlées de rubis.

Il suffit d'un coup d'œil à la marchande à la toilette pour reconnaître que ce merveilleux bijou avait une très grande valeur.

Aussi se posa-t-elle tout de suite cette question :

"Comment cet admirable objet d'art est il entre les mains de cet homme si mal vêtu?"

Toutefois, elle n'exprima ni admiration, ni soupçon, et dit simplement :

—Combien voulez-vous vendre cette boîte?

—Je ne sais pas au juste ce qu'elle vaut, répondit l'homme; mais on m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous, que vous étiez très consciencieuse et que vous m'achèteriez ce coffret un prix raisonnable.

—Qui donc vous a adressé ici?

L'individu resta un instant interloqué, puis répondit :

—Un monsieur qui a fait ici quelques achats.

—Vous appelez ce monsieur?

—Ernest Dumont.

—Ce nom m'est inconnu, mais qu'importe. Voulez-vous cinq cents francs de votre boîte?

—Oh! madame, elle vaut bien davantage.

—Alors, faites votre prix.

—Je pense que mille francs....

L'objet en valait plus de cinq mille.

—Mille francs, fit Mme Prudence, je ne dis pas non; mais vous comprenez qu'avant de faire marché je veuille examiner cet objet à loisir et me rendre compte de la valeur des perles, des rubis et de la finesse des ciselures.

—Rien de plus juste, madame.

—Dans un instant, nous allons passer dans une autre pièce où nous aurons plus de clarté qu'ici.

Et, s'adressant à Elisabeth, Mme Prudence lui dit :

—Allez allumer la lampe dans le salon.

Ce n'était pas le coffret, mais l'homme lui-même que la marchande à la toilette voulait mieux examiner.

Tout d'abord, la figure de cet homme l'avait frappée, et plus elle regardait, plus elle arrivait à se convaincre qu'elle ne le voyait pas pour la première fois.

Quant au coffret, elle ne doutait pas qu'il ne fût le produit d'un vol.

De sa voix claire et toujours très froide, elle reprit :

—Comment avez-vous ce coffret? D'où vous vient-il?

L'homme qui avait évidemment préparé certaines de ses réponses, répondit :

—C'est un héritage de famille.

—De votre famille à vous?

—Oui.

—Ah! bien.

—On peut avoir été riche, très riche, madame, et par suite d'accidents si fréquents dans la vie, se trouver dans le besoin, être tombé dans la misère.

—Et se voir forcé de se défaire d'un objet que l'on aurait voulu conserver comme souvenir.

—Voilà, madame.

—Hélas! fit Mme Prudence, comme peinée, cela arrive malheureusement trop souvent. Comment vous appelez-vous, monsieur?

—Alexis Pontois.

La marchande écrivit.

—Et vous demeurez? demanda-t-elle.

—A Montmartre, rue du Poirier, No 14.

Au-dessous du nom, Mme Prudence écrivit l'adresse et reprit :

—Nous sommes obligés à ces formalités, nous autres marchands de curiosités et d'objets d'art, qui achetons souvent à des particuliers qui nous sont inconnus, de même qu'il nous est enjoint d'aller payer au domicile du vendeur, ce que je ferai pour vous, si nous faisons affaire. La police se montre sévère avec nous et, en vérité, elle a raison. Supposez, par exemple, que j'achète un objet provenant d'un vol, et je n'ai pas pris certaines précautions, si je ne me suis pas conformée aux exigences de la police, je puis être considérée comme recéleuse et poursuivie. Or, vous comprenez, monsieur, que je ne tienne pas à avoir des démêlées avec la justice.

Elisabeth reparut disant :

—Madame Prudence, le salon est éclairé.

—Eh bien, monsieur, dit la marchande, donnez-vous la peine de me suivre.

Ils sortirent de la boutique, traversèrent la seconde pièce et pénétrèrent dans le petit salon.

La lampe était placée sur un guéridon, qui occupait le milieu de la pièce.

Mme Prudence fit asseoir l'individu en face d'elle, de l'autre côté de la table et de façon à ce que son visage se trouvât en pleine lumière.

Avec sa loupe, la marchande examinait attentivement le coffret, ce qui ne l'empêchait point de lever de temps en temps les yeux sur le vendeur, qui commençait à se sentir mal à l'aise sous ce regard scrutateur.

—Mais où donc ai-je déjà vu ce visage? continuait-il en demandant la marchande à la toilette.

Enfin, rompant le silence :

—Oui, dit elle lentement, cet objet a du prix; il date du milieu du dix-huitième siècle, entre 1740 et 1730, une des belles époques de la bijouterie française. Cependant, monsieur, ne soyez pas étonné si je montre peu d'empressement à vous l'acheter. Je vous le répète, nous sommes soumis à la surveillance rigoureuse de la police; il faut que nous expliquions la provenance de tous les articles qui entrent chez nous.

—Mais, madame....

—Vous m'avez donné vos nom et prénom, votre adresse, et je ne mets pas en doute ce que vous m'avez dit.

—Eh bien?

—Eh bien, monsieur, je n'achèterai ce coffret que si vous justifiez qu'il vous vient d'un héritage.

L'homme se dressa brusquement, fâché rouge.

A présent, sans doute, il regrettait d'être entré chez la brocanteuse.

—Madame, répliqua-t-il, du ton d'un homme blessé dans sa dignité, je vois que nous ne pouvons pas nous entendre; il est donc inutile de discuter plus longtemps. Comme je n'ai plus rien à faire ici, veuillez me remettre mon coffret.

Il avança la main pour le prendre, mais Mme Prudence, les yeux ardemment fixés sur lui, feignit de ne pas entendre les paroles, de ne pas voir le geste. Elle est cependant un léger tressaillement. C'est que la lumière se faisait tout à coup dans ses souvenirs.

—Cette fois j'y suis, se dit-elle, je connais cet homme.

Sous son regard de plus en plus pénétrant, l'individu se trouble et se sentit traversé par un frisson.

Il essaya encore de reprendre le coffret; mais Mme Prudence ne le laissa pas emporter de sa main.

—Un instant, s'il vous plaît, ne soyez pas si pressé, dit-elle. Vous m'avez montré tout à l'heure, ce coffret ne vous vient pas d'un héritage, vous l'avez volé!

Le visage de l'individu se contracta affreusement.

—Madame, répliqua-t-il d'une voix rauque, et vous êtes un homme, vous me rendrez raison de cette sanglante injure.

—Allons, allons, fit-elle toujours très calme, ne faites donc pas l'indigné et ne prenez pas la peine de jouer avec moi à l'homme offensé. Vous me vous appelez pas Alexis Pontois.

—Madame!

—Inutile de protester; je vous connais.

—Vous.... vous me connaissez? balbutia-t-il.

—Oui, sous plusieurs noms, y compris le véritable.

—Je vous dis, moi, que vous vous trompez, à moins que ce ne soit vous qui jouiez ici je ne sais quelle comédie.

—Du moment que je vous dis que vous ne vous appelez pas Alexis Pontois, que vous avez volé ce coffret et que je vous connais, à quoi bon nier?

Il regarda cette femme terrible avec une expression d'indicible effarement.

—Ecoutez, continua-t-elle, à peine m'avez-vous en présenté ce coffret que j'ai deviné qu'il était le produit d'un vol. Vous l'avez volé, on vous êtes le complice du voleur. La preuve, c'est que si je vous proposais de m'accompagner chez le commissaire de police, vous me supplieriez de n'en rien faire.

Le misérable tremblait maintenant et ne savait plus que dire. Mme Prudence poursuivit :

—A peine eus je jeté les yeux sur votre figure, qu'il me sembla qu'elle ne m'était pas inconnue; mes souvenirs étaient vagues, confus; mais je continuais à vous regarder, à vous examiner et, presque subitement, le souvenir devint précis.

L'homme haussa les épaules et secoua la tête.

—Vous vous trompez, voilà tout, dit-il.

—Quand on a vu une fois une figure comme la vôtre, on ne l'oublie jamais.

—Mais quand, mais où m'avez-vous connu?

—Dieu sûr, ce n'est pas dans la prison où vous avez purgé votre condamnation à huit années de réclusion.

Le misérable, pâle maintenant, regarda la marchande avec stupeur.

—Niez vous avoir fait un séjour de plusieurs années je ne sais pas dans quelle maison centrale?

Il ne répondit pas.

—J'interprète votre silence par ce dicton : "Qui ne dit mot consent." Eh bien, cela vaut mieux; vous vous montrez plus sage en renonçant à vos dénégations, aussi inutiles que puérils; d'ailleurs, vous devez bien voir que je ne vous parle pas en ennemie.

—Mais, madame, je ne vous ai jamais vue, comment pouvez-vous savoir....

—Oh! cela importe peu, vraiment; sachez seulement que j'ai une mémoire prodigieuse et que rien de ce que j'entends n'en sort. Ne restons pas debout, asseyez-vous et, si vous le voulez bien, nous allons causer.

Il retomba sur son siège.

Cette femme, avec son calme imperturbable, qui lui apparaissait comme une énigme redoutable, exerçait sur lui une sorte de fascination et l'effrayait.

—Où avez-vous dérobé ce coffret? reprit-elle; à qui appartient-il? Je ne vous le demande pas, n'ayant pas besoin de le savoir. Je ne sais pas seulement qui vous êtes, je connais aussi beaucoup de choses de votre passé.

Il la regarda avec un air de doute.

—Voulez-vous voir, dit-elle.

Elle resta quelques instants pensive, comme si elle eût consulté sa mémoire, et poursuivit :

—Il y a quelques années, en 1874, je crois, oui, c'était bien en 1874, vous demeuriez déjà à Montmartre, pas rue du Poirier, mais rue Duhesme; là vous vous appeliez Aristide Blondeau.

A la même époque, grâce à des certificats dérobés à un de vos camarades, vous êtes chez un illustre médecin, M. le docteur Villarceau, en qualité de valet de chambre, sous le nom de Jean Dufresne.

Aristide Blondeau, Jean Dufresne, Alexis Pontois, faux noms. Vous les aimez les faux noms, et pour cause, et vous en avez probablement plusieurs douzaines. Mais cela ne me regarde ni ne m'intéresse. Il me suffit de savoir que vous vous appelez, de votre véritable nom, Edouard Forestier.

Le gredin ne put s'empêcher de tressaillir, mais il n'essaya même pas de protester. A quoi bon, d'ailleurs? Il n'avait plus qu'à laisser parler la marchande, à l'écouter et à attendre patiemment afin de savoir où elle voulait en venir.

—Edouard Forestier, reprit-elle, je vois avec satisfaction que vous êtes devenu raisonnable. Eh bien, je m'empresse de vous dire qu'avec moi vous pourriez avoir beaucoup à perdre au lieu de quelque chose à gagner.

III

L'AVEU.

Forestier avait repris toute son assurance.

—C'est bien, madame, répondit-il; veuillez m'expliquer vos paroles, je vous écoute.

—Pour vous prouver que je vous connais, que je vous connais bien, laissez-moi vous parler de votre passé.

Vous êtes d'une famille honorable; votre père était un brave homme, votre mère une excellente femme, vous les avez abreuvés de chagrin, vous avez été leur désolation. Vous vous êtes marié pour le malheur de celle qui a mis sa confiance en vous.

—Est-ce que vous connaissez ma femme.

—Je ne la connais pas.

—Tant pis.

—Pourquoi cela.

—Vous auriez pu me dire où elle est et ce qu'elle fait.

—Je ne peux vous